



HAL
open science

Du crayon au numérique : 35 ans d'enquêtes linguistiques en Kanaky

Claire Moyse-Faurie

► **To cite this version:**

Claire Moyse-Faurie. Du crayon au numérique : 35 ans d'enquêtes linguistiques en Kanaky. V. Fillol et P.-Y. Le Meur. L'enquête de terrain, 24ème colloque Corail, L'Harmattan, pp.139-158, 2014. halshs-01478711

HAL Id: halshs-01478711

<https://shs.hal.science/halshs-01478711v1>

Submitted on 28 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du crayon au numérique : 35 ans d'enquêtes linguistiques en Kanaky*

1. Introduction à l'enquête de terrain

L'ovale réalisé par deux jeunes linguistes du Lacito, Agnès Henri et Karell Marchand¹, pour la Nuit des Chercheurs en octobre 2012 nous servira de point de départ pour cerner ensuite en quoi consiste l'enquête de terrain en linguistique, à travers sa préparation, son déroulement, ses objectifs et ses retombées linguistiques, mais aussi sociologiques, politiques et éthiques. Le *terrain*, au centre de l'ovale, est la source d'inspiration et d'information pour l'étude des langues, des sociétés et des cultures. Cet article se limitera à l'étude des langues, pour laquelle on se sert des écrits, lorsqu'ils existent, et d'enregistrements de parole, les deux permettant de décrire des langues, c'est-à-dire élaborer des dictionnaires, des grammaires, des recueils de textes, ou rédiger des articles sur des points particuliers d'une langue. Ces descriptions permettent ensuite de comparer les langues synchroniquement ou diachroniquement, d'élaborer,

*. J'emploie le terme Kanaky non par provocation, mais parce qu'il correspond à ma réalité calédonienne à l'époque où mes séjours à Nouméa se limitaient au strict minimum, tant était pesante l'ambiance néocoloniale qui y régnait alors. Je n'ai « découvert » Nouméa que bien plus tard, à l'occasion de mon détachement en 2004 à l'Université de la Nouvelle-Calédonie. Je tiens à remercier ici les organisateurs du 24^e colloque CORAIL, Véronique Fillol et Pierre-Yves Le Meur, pour leur invitation.

1. Agnès Henri est maître de conférences à l'Inalco, Karell Marchand est doctorante à l'École Pratique des Hautes Études. Toutes deux appartiennent à mon unité de recherche d'origine, le laboratoire de Langues et Civilisations à Tradition orale (LACITO-CNRS) qui regroupe essentiellement des chercheurs, linguistes ou anthropologues, ayant depuis plusieurs décennies basé l'essentiel de leurs recherches sur des enquêtes de terrain (cf. Bouquiaux et Thomas 1976 et le site internet <http://lacito.vjf.cnrs.fr/>).

de conforter ou d'invalider des théories générales sur le langage. Cette première finalité relève essentiellement d'une approche scientifique, mais la description fondamentale de langues à tradition orale est aussi le préalable à toute application, et contribue, avec le passage à l'écrit, à la revitalisation d'une langue, si elle est en danger, ou à assurer sa documentation sous forme d'archives qui resteront disponibles pour toute autre utilisation ultérieure, qu'elle relève de la recherche stricto sensu ou de la linguistique appliquée.

Le préalable à toute finalité reste le terrain, en tant qu'ethnographie linguistique², démarche éminemment complexe, mettant en jeu le chercheur en tant qu'individu, au centre d'enjeux multiples qu'il ne contrôle qu'en partie.

Les enquêtes de terrain sur des langues peu ou pas encore décrites présentent quelques grandes lignes de similitude, quelle que soit la région où elles ont lieu :

- l'existence d'un avant, d'un pendant, et d'un après, pour l'aspect temporel du terrain. Avant d'entreprendre toute recherche de terrain, une minutieuse préparation est nécessaire pour recenser les travaux préexistants, lire, anticiper autant que faire se peut les conditions matérielles de l'enquête, se familiariser avec les incontournables techniques d'enregistrement et de leur conservation, etc. ;
- chaque terrain est certes différent, et demande de la part du chercheur une adaptation spécifique en fonction du degré de vitalité de la langue, de l'implication des locuteurs, des connaissances accessibles avant l'enquête, mais l'implication personnelle est toujours aussi intense. On constate cependant des évolutions importantes, en quelques décennies, aussi bien pour les conditions matérielles de l'enquête (facilité d'accès au terrain ; enregistrements audio ou vidéos d'excellente qualité), que pour l'interaction avec les locuteurs (plus grande sensibilisation des locuteurs à la survie de leur langue), l'organisation quotidienne de l'enquête, le traitement des données grâce à des logiciels adaptés et performants, et la prise en considération des langues et de leur vitalité par l'ensemble de la communauté linguistique ;
- l'alternance est nécessaire : on ne peut pas faire du terrain en permanence, il faut du recul, de la mise à distance, de l'objectivation *dans les deux sens* : par rapport à soi-même, à ses habitus, à son ethnocentrisme dû à sa propre histoire, mais aussi par rapport à la société dans laquelle on rêve de se fondre au fil de l'enquête de terrain. En Calédonie, on devient facilement *enkanaké* sur le terrain, tant la société kanak est dense et prenante.

2. Ces termes m'ont été suggérés par Pierre-Yves Le Meur, que je remercie vivement ici pour sa relecture critique et inspirée.

Le terrain en linguistique est pourtant différent du terrain en ethnologie, et nécessite sans doute moins de présence *in situ*³.

Je pensais jusqu'à très récemment que les expériences de terrain étaient tellement personnelles, qu'elles n'étaient pas racontables. Et de fait, mises à part les habituelles anecdotes, parfois truculentes, sur la difficulté de trouver des informateurs, ou sur les conditions matérielles de la vie sur le terrain, peu transparait, même entre collègues ou amis de longue date, sur ce qui se passe réellement sur le terrain. Pas seulement parce que cela paraît difficile à raconter à quelqu'un qui ne connaît pas « notre » terrain. Aussi, beaucoup, parce qu'il s'agit d'expériences si riches, si intimes, que les divulguer risquerait de rompre le charme. Une expérience de terrain comme certains d'entre nous l'ont vécu en Océanie, c'est avant tout l'apprentissage de la différence, c'est un bien précieux qui ne se raconte pas à tous vents. Et puis, l'an passé, j'ai reçu un numéro spécial de la revue *Faits de Langues* (2010) consacré à la linguistique de terrain sur des langues en danger. En particulier, j'ai lu les articles de mon amie et collègue amérindianiste Colette Grinevald, dans lesquels elle raconte ses expériences de terrain. Mis à part le fait qu'elles se sont déroulées au Nicaragua et au Guatemala, elles sont dans l'esprit, et même dans certains détails, tout à fait transposables à mes propres expériences. Par exemple, l'apprentissage de la façon de saluer, en employant la formule « tu vas où ? » ou bien les procédures d'évitement du regard direct, par respect.

Mes propres expériences de terrain en Kanaky s'inscrivent dans la continuité des recherches effectuées par les linguistes du Lacito, dès les années 1960 en ce qui concerne A.-G. Haudricourt (1963, 1971), J.-C. Rivierre et F. Ozanne-Rivierre⁴. Par la richesse, la diversité et la complexité de ces langues, la Grande

3. L'enquête linguistique « de terrain » peut être plus ponctuelle, et même être décentralisée géographiquement : les linguistes américains travaillent souvent sur des langues parlées dans des communautés d'immigrés, en particulier sur la côte ouest ; les linguistes néo-zélandais enquêtent sur les langues polynésiennes sans quitter Auckland, etc. Lorsque ces communautés d'immigrés maintiennent des contacts forts et fréquents avec leurs terres d'origine, les données recueillies peuvent être semblables à celles que l'on obtiendrait avec des locuteurs n'ayant pas quitté leurs îles. Cependant, l'éloignement et la situation plurilingue dans laquelle se trouvent ces communautés d'immigrés sont des facteurs favorisant des phénomènes d'interférence et de dialectalisation conduisant à des modifications souvent rapides de la langue d'origine.

4. Le cèmuhî et le paicî ont été étudiés de manière approfondie par J.-C. Rivierre (1974, 1980, 1983) lors de plusieurs missions échelonnées entre 1965 et 1975 ; la phonologie des langues de l'extrême-sud (1973) est l'aboutissement de missions menées en 1967. Au cours de cette même période, F. Ozanne-Rivierre a enquêté sur la langue iaai (1976), puis sur le nemi (1979).

Terre calédonienne s'inscrit dans l'ensemble linguistique mélanésien⁵, ainsi décrit par A.-G. Haudricourt (1987 : 128) : « Les archipels de l'océan Pacifique, surtout la région mélanésienne, forment depuis un siècle une zone privilégiée pour les chercheurs à cause de la diversité étonnante des langues ». Des linguistes de toutes nationalités se sont intéressés aux langues kanak. Chacun a apporté une contribution certaine à la connaissance de ces langues, même s'il manque encore bien des éléments pour rendre compte de toute leur richesse et diversité. Ce qu'il faut d'emblée relever, c'est que la tradition française de « faire du terrain » pour les linguistes est tout à fait originale. Elle est inspirée/calquée des études de terrain menées dans la seconde moitié du xx^e siècle en anthropologie. Cette tradition de terrain était pratiquement inconnue à l'époque aux États-Unis pour les études linguistiques, comme le note C. Grinevald (op. cité).

Bien qu'il soit à la base de toute recherche en linguistique, le recueil de données diffère selon les objectifs que l'on cherche à atteindre. J'en examinerai principalement trois : la description, la documentation, la typologie, certains de ces objectifs pouvant être partagés avec des collègues de disciplines connexes, comme l'archéologie, l'anthropologie, la sociologie ou la psychologie. J'illustrerai chacun de ces objectifs par mes propres expériences de terrain en Kanaky.

2. Documentation versus description d'une langue

Documentation et description constituent-elles deux approches fondamentalement différentes ? Peut-on attribuer le terme d'*enquête* à la documentation, puisque le « recueil de données », au sens large, se veut illimité et non cadré ? Au départ, ce « collectage »⁶ ne ferait pas l'objet d'hypothèses, d'*a priori*, et n'aurait donc pas d'objectifs scientifiques préalables. La documentation

5. À l'intérieur de la famille austronésienne, on désigne par « langues mélanésiennes » la grande majorité des langues parlées dans les archipels des Bismarck, des Salomon, du Vanuatu, de la Nouvelle-Calédonie et de Fidji, ainsi que celles parlées sur les côtes de Nouvelle-Guinée. Les exceptions concernent les quelques langues polynésiennes (appelés Outliers polynésiens) aussi parlées dans ces archipels.

6. Terme employé par l'Agence de Développement de la Culture Kanak (ADCK) qui depuis des années, œuvre à la documentation des langues et cultures kanak, essentiellement par la réalisation de vidéos.

est une branche relativement récente de la linguistique⁷, née de la prise de conscience du risque de disparition de nombreuses langues, prise de conscience bien évidemment liée au travail sur le terrain, et qui s'est accentuée ces dernières décennies.

En tant qu'entreprise aussi systématique que possible de recueil de données, sans identification préalable de ce qui pourra éventuellement servir pour une « exploitation » scientifique, mono ou pluridisciplinaire, pour des opérations de revitalisation, pour l'enseignement ou la culture, la documentation est ainsi souvent une démarche effectuée dans un contexte d'urgence, de sauvetage des langues. Cependant, il est évident que la documentation d'une langue ne s'effectue jamais en aveugle, et des choix dans les modalités de collecte doivent être opérés à chaque instant : procède-t-on par questionnaires, entretiens, élicitations, enregistrements spontanés, recueil de traditions orales, en présence d'un individu ou d'un groupe de locuteurs, dans des situations plutôt naturelles ou totalement artificielles, dans l'urgence ou la sérénité, etc., tous ces critères vont modeler d'une façon ou d'une autre le type de documentation recueilli.

Néanmoins, des différences dans les objectifs peuvent être avancées. Nikolaus Himmelmann (1998) caractérise chaque approche – description ou documentation – de la façon suivante (ma traduction) :

| | Collectage (Documentation) | Analyse (Description) |
|------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Résultats | corpus de phrases ; notes sur les observations et commentaires émis par les locuteurs ; regroupement de formes ou de constructions particulières | choix descriptifs, illustrés par un ou deux exemples |
| Procédures | observation participante, élicitation, enregistrements ; transcription et traduction des données brutes | phonétique, phonologie, morphosyntaxe et sémantique (spectrogrammes, tests distributionnels, etc.) |
| Points méthodologiques | échantillon, fiabilité, spontanéité | définition des termes et des niveaux d'analyse, justification de l'analyse |

La majorité des linguistes considère cependant que l'interaction description/documentation est constante, ou qu'il existe plutôt un continuum entre les deux approches. Le fait d'être amené à vivre sur des terrains de longue durée afin de

7. « Malgré une discrimination évidente et souvent choquante, portant la menace d'un arrêt de la transmission de cette langue par les parents, le concept de « langue en danger » n'existait pas, à cette époque, comme une problématique en soi et on ne savait pas en déceler les signes avant-coureurs, pourtant, aujourd'hui, facilement reconnaissables » (C. Grinevald, 2010 : 43, à propos du jakaltekk popti').

mener à bien des enquêtes descriptives larges ou spécifiques permet de (ou force à) prendre conscience de tout un ensemble de critères liés à la sauvegarde des langues : la non-transmission intergénérationnelle est littéralement traumatisante pour le chercheur de terrain. Une fois qu'on a apprécié la richesse structurelle d'une langue, la voir disparaître est difficilement supportable.

La démarche descriptive, en linguistique, se rapporte essentiellement à une étude synchronique, par opposition à une approche historique ou comparative. Elle est cependant à la base de ces deux autres approches, puisqu'on ne peut faire de comparaisons ou analyser l'évolution d'une langue sans données actuelles. D'autre part, la description d'une langue se doit d'être basée sur ce qui se dit ou peut se dire réellement, et n'a pas la prétention d'établir une norme, d'être un manuel, une grammaire, au sens scolaire du terme. Cependant, même non normative, l'élaboration d'une analyse grammaticale repose forcément sur une abstraction : les structures d'une langue, mises en évidence au cours de l'analyse systématique de corpus, reflètent rarement la langue parlée quotidiennement. La grammaire recense les structures possibles, les organise par types, définit leurs limites et leurs éléments constitutifs ; ces structures abstraites sous-tendent les expressions langagières spontanées, mais n'en constituent pas une copie. Et ceci, même si les exemples ne sont généralement pas construits, mais extraits de données brutes, provenant de la littérature orale ou de conversations

Quels types de données souhaite-t-on recueillir sur le terrain pour documenter/décrire une langue ? Description et documentation d'une langue doivent en principe comporter toutes les pratiques langagières existant dans une communauté linguistique. C'est le cas pour la documentation, mais loin d'être toujours le cas pour les études descriptives. Sur quel type de données se base-t-on pour élaborer une grammaire/une description de langue ? Il est évident que l'approche linguistique comporte des aspects non objectifs, y compris dans des communautés à langues non menacées. Décrire une langue (tout comme décrire une société) est une activité très dépendante de nos a priori culturels, de l'idéologie véhiculée par notre langue maternelle. En être conscient est une nécessité absolue et, malgré les difficultés que pose l'analyse de textes oraux traditionnels, cette dernière est indispensable, même si la variation y est plus forte, même si le taux d'implicite fait plus appel à l'imagination qu'à des données vérifiables : Comme l'écrit William Foley (2003 : 96) : « *We owe the*

*communities we work with an obligation to expand our imaginations*⁸ ». Cette prise de conscience est valable pour tous ceux qui travaillent sur des langues kanak ou plus généralement océaniques ; elle est aussi valable pour des linguistes français travaillant sur du français... et pour des linguistes kanak analysant leurs propres langues ! D'où mes injonctions répétées auprès des doctorants travaillant sur leur langue maternelle : constituez un corpus, allez sur le terrain, même si c'est le lieu où vous avez longtemps vécu, et regardez les données ainsi recueillies avec un regard le plus distancié possible. Parce que parler une langue relève de processus en grande partie inconscients, un linguiste travaillant sur sa langue maternelle doit faire preuve d'une démarche réflexive constante, afin d'opérer la mise à distance nécessaire à toute approche scientifique.

De plus en plus, les descriptions de langue incluent à la fin de l'ouvrage un CD-ROM comportant des textes de littérature orale ou des extraits de conversation, transcrits et traduits, permettant au lecteur d'être aussi auditeur, et par là, juge par rapport à l'analyse des faits de langues que décrit la grammaire, et d'avoir en outre un accès plus réel, plus vivant à la langue.

3. Mes enquêtes de terrain à visée essentiellement descriptive

Mes enquêtes en pays kanak, d'abord sur le xârâgurè et sur le xârâcùù, puis sur le fagauvea et à présent sur le haméa, relèvent de ce type d'enquêtes, à visée de description mais aussi de documentation, en particulier dans le contexte de langues en grand danger de disparition où se trouvent les langues xârâgurè et haméa.

3.1. Le xârâgurè

Ma première expérience de terrain a débuté en 1976, parachutée par mes collègues Jean-Claude et Françoise Rivierre à Thio-Borendy, qui pensait que ce terrain vierge conviendrait à une jeune chercheuse inexpérimentée, mais prête

8. « Nous sommes redevables aux communautés avec lesquelles nous travaillons de l'obligation de développer notre imagination ». D'une part, les récits de tradition orale, en particulier ceux qui portent sur l'histoire des clans, sont émaillés de sous-entendus auxquels l'étranger n'a pas accès ; d'autre part, la structure des langues océaniques, aux systèmes déictiques complexes, ne facilite pas, pour les non-locuteurs, le repérage des personnages (leurs interventions, leurs déplacements dans l'espace) au cours du récit.

pour de nouvelles aventures : à la fois une preuve de confiance de leur part, mais aussi le souhait de voir si je pourrais réussir le rite de passage.

J'ai eu de la chance : après une première nuit un peu chaotique dans le lotissement SLN des ouvriers, j'ai trouvé refuge chez Philippe Nékaré, grand chef de Borendy, et y suis restée un mois et demi, à Thio même ou à Tèè (Petit Borendy), Ngûrè (Port-Bouquet), Mèèsòkwé (Saint-Jean-Baptiste). Je partageais une chambre avec l'une de leurs filles, Cécile, j'appris vite à participer aux travaux de cuisine et des champs, grâce à Laurette, la femme de Philippe, qui m'avait littéralement prise en mains, et s'est très vite passionnée pour mon travail. C'est elle qui partait en quête de vieux ou de vieilles, connaisseurs d'histoires et de savoirs, c'est avec elle que j'ai transcrit ces enregistrements en langue xârâgurè, et commencé un lexique.

Avant la période dite des « événements », les Kanak de Borendy parlaient d'eux-mêmes en disant « Nous les indigènes », et étaient assez dubitatifs que l'on puisse s'intéresser à leur langue, la trouver belle, passionnante. Ils avaient intégré tous les propos de dénigrement alors véhiculés à Thio aussi bien par les Caldoches que par les enseignants du public (cependant, ceux relevant de la Direction de l'Enseignement Catholique avaient déjà une autre approche, grâce à l'action de Jean-Pierre Deteix) : les langues kanak étaient forcément pauvres, puisque non écrites, de simples patois évidemment sans grammaire. Ma fierté, c'est d'avoir réussi à transmettre mon regard émerveillé à Laurette Nékaré, à Agnès Tonwiri, à Noël Oundo, Albert Nékaré, Valentin et Raphaël Oundo, parmi d'autres, tous décédés à présent, mais qui continuent à vivre pour leurs enfants et petits-enfants, en partie grâce à mes enregistrements.

3.2. Le xârâcùù

J'ai ensuite quitté Thio pour Canala, poursuivre un travail de description sur la langue xârâcùù, sur laquelle avait déjà enquêtée A.-G. Haudricourt en 1963, et qui bénéficiait aussi d'un dictionnaire élaboré par un linguiste américain, G. W. Grace (1975).

Puis vinrent les « événements » avec la création en 1985 d'une école populaire kanak (EPK) à Canala, à l'initiative de Marie-Adèle Nécherö-Jorédié⁹, dont

9. C. Grinevald (2010:51) rend longuement hommage à sa locutrice rama, Miss Nora, qui, suite à leur rencontre, s'est engagée avec succès dans la revitalisation de sa langue. Ma Miss Nora, c'est Marie-Adèle Nécherö-Jorédié. Autre similitude de l'expérience de terrain vécue par Colette et par moi-même: suite aux massacres de mayas au Guatemala, qui se sont produits à peu près à la même époque que les «événements», Colette s'est engagée dans une association de défense des droits de l'Homme. Moi, dans la lutte indépendantiste. Un engagement qui nous paraissait essentiel, évident, naturel en tant que chercheuses de terrain.

l'investissement pour sa langue et sa culture est devenu exemplaire. Les écoles populaires kanak, mises en place à la suite du congrès fondateur du Front national de libération kanak et socialiste (FLNKS), avaient pour arrière-plan le refus des écoles « coloniales », perçues comme acculturantes, la volonté de mettre en valeur l'identité et la culture kanak, à travers un enseignement « en langue » et la réappropriation de la maîtrise de l'éducation des enfants (Néchéro-Jorédié 1988). Pendant ces séjours en complète immersion, dont certains avec mes très jeunes enfants, j'ai participé à beaucoup d'activités de l'EPK, y compris des vaisselles gigantesques, tout en recueillant les matériaux indispensables à la rédaction de la grammaire, et en continuant à transcrire les enregistrements réalisés.

Il faut relever la possibilité qu'ont les linguistes enquêtant en Nouvelle-Calédonie d'enregistrer aussi bien des hommes que des femmes, et de procéder à la transcription des données avec la même latitude. Tous m'ont accueillie et ont collaboré au travail d'enquête avec la même conscience de participer à la construction et parfois à la revitalisation de leurs connaissances.

3.3. Le fagauvea

Après plusieurs missions de terrain à Futuna puis à Wallis entre 1989 et 1996, j'ai voulu poursuivre en milieu linguistique polynésien, et je me suis rendue à Ouvéa, seule île bilingue de l'archipel loyaltien. Le fagauvea appartient au groupe des « Outliers polynésiens », termes désignant les langues polynésiennes parlées en dehors du « triangle polynésien » défini par les îles Hawaii, Rapanui (île de Pâques) et Aotearoa (Nouvelle-Zélande). À peine descendue de l'avion, le 22 juillet 1997, je fus conduite sur la tombe des dix-neuf Ouvéens tués lors de l'assaut de la grotte de Gossanah par l'armée française. Au même endroit ont été plantés deux arbres, en mémoire de Jean-Marie Tjibaou et de Djubély Wéa. Avec l'aide de Babeth (veuve d'Édouard Lavelloi, l'un des dix-neuf) et de sa fille Cynthia, dite Sissi, j'ai pu enregistrer plusieurs heures de récits de littérature orale, transcrites en partie sur place avec Maela, mais aussi à Nouméa avec Henriette Tulangi. Cette expérience de terrain à Ouvéa, où se sont déroulés de si tragiques événements, reste pour moi à la fois symbole de pesanteur et d'angoisse quasi existentielle, et souvenir de grands moments de complicité et de fraternité.

Alexandre Djoupa¹⁰ vient de soutenir sa thèse (Djoupa 2013), consacrée à sa langue, le fagauvea.

À Ouvéa, tout comme dans l'ensemble de la Calédonie, il y aura pendant longtemps encore un avant et un après « événements », tant en ce qui concerne les aspects politico-juridiques qu'en ce qui concerne les aspects humains et éthiques, j'y reviendrai en fin d'article.

3.4. Le haméa

Depuis quelque temps, mon « terrain » se situe en haute vallée de la Kouaoua, et porte sur la langue haméa, dans le cadre d'un projet financé par la Province Nord pour élaborer des dictionnaires thématiques¹¹. Le haméa appartient à la même chaîne dialectale que le tîrî. C'est une langue en grand danger, qui n'est plus parlée que dans quelques tribus de cette haute vallée, et de l'autre côté de la chaîne, à Katirikoin. Il s'agit d'un terrain particulièrement difficile, à cause du très petit nombre de locuteurs, et d'une extrême variabilité de la langue d'un locuteur à l'autre.

Outre les enregistrements de littérature orale et l'enquête linguistique à partir de leur transcription (effectuée par Délisiane Thiaméa, ancienne étudiante de la filière LCK de l'UNC), j'ai utilisé, lors de l'enquête sur le haméa, le questionnaire thématique élaboré par F. Ozanne-Rivierre (1982) pour ses propres enquêtes sur les langues de la région de Hienghène. Le projet haméa doit en effet déboucher principalement sur la réalisation d'un dictionnaire thématique. Le questionnaire permet de gagner du temps, et aide à ne pas oublier des pans de vocabulaire peu présents dans les textes de tradition orale. Il existe aussi toute une série de questionnaires d'enquête à base d'images ou de vidéos, élaborés par l'institut allemand Max Planck. Ces matériaux donnent parfois naissance à des articles entièrement basés sur ce type de données qui, avec l'internet, ne nécessitent même plus la présence physique du chercheur sur le terrain, s'il trouve des relais sur place pour faire remplir les questionnaires... À mon sens, si ces questionnaires peuvent constituer un appoint, un support ponctuel à l'enquête linguistique, ils ne pourront jamais se substituer aux enquêtes de terrain réalisées en interaction quotidienne avec les locuteurs, vivant dans leur milieu culturel.

10. Alek, je l'ai rencontré en 2001, à l'université de la Nouvelle-Calédonie où venait de s'ouvrir la filière de Langues et Cultures Kanak. Il avait trouvé sa voie : travailler sur sa langue. En 2002, nous avons recueilli quelques récits ensemble à Ouvéa, en particulier chez l'une de ses tantes, Esther Basit.

11. Ce projet concerne aussi la langue yuanga/zuanga, étudiée par I. Bril, et des dialectes de la région Voh-Koné, étudiés par J.-C. Rivierre.

Les techniques actuelles de documentation, basées sur la vidéo, ont par contre l'avantage de laisser au public, qu'il soit locuteur ou non, le choix dans l'identification ou la récupération d'un type de discours pour son propre usage, quelle que soit la discipline dont il relève.

Pendant, ces vidéos sont de la documentation brute, inutilisables pour la description, la revitalisation ou la diffusion telles quelles. Elles nécessitent un traitement important de montage-découpage, transcriptions, gloses, traductions ; mais le grand avantage de la vidéo par rapport à l'enregistrement audio est que l'on peut prendre en compte toute la gestuelle liée à l'expression langagière, et que le contexte d'élocution, la scène, est immédiatement perceptible ou aisée à reconstituer (cf. Dimmendaal, 2010). En 2011, dans le cadre de l'association Sorosoro « Pour que vivent les langues du monde », j'ai participé aux six semaines de tournage à Thio, Borendy, Canala et Wabe, au cours desquelles j'ai joué à l'assistante, cherchant – et trouvant parfois – des locuteurs acceptant de se mettre en scène pour être filmés. Ces séquences ont été réalisées dans un cadre aussi naturel que possible, tout en sacrifiant aux exigences du cinéaste au niveau de la lumière et du son, et avec le minimum d'interaction avec tout ce qui est extérieur au monde traditionnel kanak.

Plus de 30 ans se sont écoulés depuis mes « premiers contacts ». Les conditions de vie à Wabe en pays haméa ne sont pas meilleures que celles que j'ai connues à Borendy lors de mes premiers terrains sur la langue xârâgurè. Certes, il y a une route, mais chez Céline et Michel Chaguy (malheureusement décédé en 2012) où j'ai longuement séjourné, il n'y avait pas d'eau courante, on « allait baigner » à la rivière. Et l'idée qu'il fait toujours chaud sous les tropiques est une idée fausse, en hiver, sous la tôle ondulée, dans les hautes vallées de la chaîne centrale !

4. Enquêtes de terrain thématiques

La réalisation d'un dictionnaire ou d'une grammaire d'une langue non décrite auparavant peut prendre des années, parfois plusieurs décennies. Des études linguistiques plus ponctuelles, portant sur des thématiques définies préalablement à l'enquête de terrain, peuvent être menées beaucoup plus rapidement et, lorsqu'elles aboutissent à des résultats tangibles, elles sont pour le linguiste de vraies sources de plaisir. Des bonus, en quelque sorte. En voici deux exemples.

4.1. A.-G. Haudricourt et les postnasalisées

Haudricourt (1987 : 128 et s.) nous donne les raisons scientifiques de sa première mission de terrain en Calédonie. Son objectif peut nous paraître très limité, mais ces consonnes postnasalisées, très rarement attestées dans les langues du monde, méritaient bien un voyage :

Je voulais vérifier le son *tn* que Maurice Leenhardt signalait dans deux langues de la Nouvelle-Calédonie, le *pwapwâ* et le *nemi*, parlés à l'ouest de Hienghène et qu'il n'avait pu vérifier à cause de la guerre [...]. En octobre 1959, je débarquais avec un magnétophone Grundig à piles pour y travailler de façon moderne ! Mais là, tout comme moi et mon herbier, mon appareil souffrit beaucoup de la chaleur ; le microphone fut très vite dérégulé et mes enregistrements très peu utilisables pour des spécialistes. Je fus condamné au papier et au crayon, l'idéal tout compte fait pour du mot à mot. En ce qui concerne ma personne il m'arriva, pour des siestes, de trouver refuge sous un lit afin de m'isoler un peu des toits de tôles surchauffées...

Cette enquête donna lieu à un article (Haudricourt, 1961).

4.2. Jean-Claude Rivierre et la morphologie prosodique du xârâcùù

Suite à ma première mission de terrain, en 1976, sur le xârâgurè, j'ai accueilli à Paris, en juin 1977, le grand chef de Thio de l'époque, Damas Toura, et Philippe Nékaré, toujours grand chef de Borendy. Tous deux, ainsi que leurs femmes, participaient à un voyage de la Société Le Nickel. Je les ai invités à la maison en compagnie de Jean-Claude et Françoise Rivierre. Quelle ne fut pas la stupéfaction¹² de Jean-Claude en entendant parler Damas ! En octobre 1977, Jean-Claude partait en mission où il a pu procéder à une enquête prosodique, en dix séances, avec Guy Tamai. Et il a réussi à mettre en évidence la morphologie prosodique du xârâcùù, langue « à morphèmes accentogènes et à accent démarcatif », associés à une mélodie de phrase descendante « marquée par de fréquentes chutes successives de registre, exactement comme dans les langues tonales avoisinantes » (Rivierre, 1978 : 418). Une rencontre parisienne, suivie d'une brève enquête de terrain, lui a permis d'expliquer l'inversion tonale constatée entre les langues kanak du centre et celles de l'extrême sud.

12. « C'est à Paris, en juin 1977, que nous avons rencontré pour la première fois des Mélanésiens originaires de la région de Thio-Canala, et découvert avec stupéfaction leur mélodie de phrase, en les entendant parler » (Rivierre 1978 : 416). En effet, le xârâcùù n'est pas une langue tonale, contrairement aux langues parlées plus au nord (paicí, cèmuhî) ou plus au sud (numèè, drubéa) de la Grande Terre. Mais l'étude de sa morphologie accentuelle, de sa prosodie, a permis à Jean-Claude Rivierre de faire le lien entre le système tonal du paicí et du cèmuhî, et celui, inversé, du numèè et du drubéa.

5. Enquêtes à visée typologique

L'approche typologique est une démarche relativement nouvelle dans le cadre des études linguistiques océaniques. La typologie linguistique repose sur la comparaison des langues, sans tenir compte de leur éventuelle parenté génétique. Elle consiste à comparer les langues du monde à partir de notions choisies arbitrairement, afin de rechercher de façon empirique leurs traits communs et les limites de la variation (Lazard, 2006). Pendant longtemps, les linguistes enquêtant sur des langues kanak ont été tentés de les analyser comme si elles étaient uniques au monde (et surtout : très différentes du français, bien entendu), porteuses de spécificités, d'*insularités*... qui faisaient éviter toute inclusion dans les dictionnaires d'emprunts au français (les réticences étaient moindres vis-à-vis des emprunts anglais...), ainsi que des néologismes trop transparents ; certaines descriptions grammaticales, à commencer par ma propre thèse sur le drehu, relèvent à l'évidence de cette volonté de mettre en valeur les langues kanak en refusant de voir ce qu'elles ont de commun avec d'autres langues du monde, et en employant une terminologie totalement spécifique, qui devient vite hermétique. À présent, je l'analyse comme une attitude de repli sur soi, caractéristique des peuples menacés, qui s'applique aussi souvent aux langues menacées et, parfois, à ceux qui les décrivent... et la prise en compte de la perspective typologique a été salutaire.

Parmi les thématiques abordées récemment en typologie, incluant les langues océaniques et s'appuyant principalement non sur des grammaires publiées mais sur des enquêtes de terrain, je prendrai comme exemple le domaine du réfléchi et du réciproque (Bril, 2005 ; Moyse-Faurie, 2008).

J'exposerai rapidement en quoi a consisté l'étude de l'expression linguistique du réfléchi, qui a nécessité un constant va-et-vient *terrain / approche théorique et typologique / terrain*. En français, nous utilisons le pronom dit « réfléchi » *se* pour plusieurs types d'action : celles que l'on effectue le plus souvent sur son propre corps (« se peigner », « se raser », « se laver »), celles que l'on effectue de préférence sur les autres que sur soi-même (« se mordre », « se pincer », « se gifler »), et les actions réciproques (« se bagarrer », « se marier », « s'échanger »). Dans les langues océaniques, l'expression du réfléchi n'est généralement pas grammaticalement identique à celle du réciproque, et se manifeste sous des formes assez diverses. Dans certaines langues, la marque grammaticale du réfléchi rappelle beaucoup plus celle de l'anglais, avec l'emploi de l'intensifieur *self* qui permet de faire une distinction entre un énoncé transitif comme *He pinches him* « Il le pince » et ce même énoncé auquel est ajouté l'intensifieur : *he pinches himself* « Il se pince ». Les marques de réfléchi océaniques ont un emploi assez semblable à celui de l'anglais *self*, mais elles

ont souvent pour origine des notions spatiales ('vers le bas' en tahitien, 'retourner' dans plusieurs langues kanak), ou des termes exprimant la véracité ('vrai, exact'), ou encore la singularité ('seul') comme en māori, tandis que quelques langues (par exemple, le lolovoli (Hyslop, 2001) parlée à Vanuatu) utilisent une marque ayant pour origine une partie du corps, stratégie par ailleurs très répandue dans les langues du monde, et à l'origine du *self* anglais. On peut, par la suite, essayer de comprendre comment ces marques d'origine lexicale se sont grammaticalisées, chemins évolutifs que les linguistes illustrent par des cartes sémantiques.

En Nouvelle-Calédonie, l'enquête sur cette thématique s'est avérée passionnante ; je l'ai menée aussi bien sur « mes » terrains que dans les squats de Nouméa, en 2005, où il était aisé le soir au nakamal de mettre en scène quelques situations typiquement réfléchies, et d'enregistrer les phrases correspondant à ces situations.

Ce type d'enquête n'aurait pu aboutir sans la connaissance préalable de la problématique : l'interdépendance entre la description et la typologie est fondamentale. Plus généralement, aucune enquête de terrain ne doit se faire à l'aveuglette. Le cadre descriptif et les méthodes d'enquête dans lesquels on va opérer doivent être maîtrisés et les finalités du terrain doivent être définies en fonction de ce que l'on cherche. À propos de la notion de typologie évolutive (*Working typology*), C. Grinevald (2012 : 27) écrit :

Sans de tels guides, les descriptions de ces phénomènes [les systèmes de classificateurs des langues mayas] ne se feraient probablement pas, dans la mesure où les 'données' d'une langue ne prennent forme qu'à l'intérieur d'un cadre d'analyse qui permet de poser des questions et d'en analyser les réponses. En effet, il est important de souligner à quel point les données linguistiques ne sont pas des 'pâquerettes' que le linguiste va 'cueillir' sur le terrain ; les 'données' ne se 'voient' pas à l'œil nu et sont en réalité le résultat d'un travail laborieux d'élaboration d'analyses. La 'description' d'une de ces milliers de langues non encore décrites et de ses particularités procède donc par étapes, au gré de l'identification de données, de leur interprétation, de la reconnaissance de leur adéquation ou pas avec des propositions typologiques et théoriques.

Après plus de 35 ans d'enquêtes linguistiques en Kanaky, à Futuna et à Wallis, j'ai la conviction qu'il en est vraiment ainsi, et qu'on ne saurait mieux le dire !

6. Considérations éthiques

Par rapport à ces différents objectifs (documentation, description, typologie), quelles considérations éthiques doit-on avoir ? En linguistique, la dimension éthique concerne en premier lieu le statut des locuteurs en tant qu'individus,

et bien entendu, la communauté des locuteurs à laquelle il appartient. Il y a quelques décennies, il suffisait d'avoir l'accord du narrateur pour l'enregistrer ; le traitement opéré ensuite sur cet enregistrement restait à la discrétion pleine et entière du chercheur. Sont ainsi en accès libre sur l'internet¹³ tout un ensemble de traditions orales, essentiellement mythes d'origine, récits historiques, contes et légendes et une dizaine de cédéroms ont été réalisés (coédition LACITO-ADCK). Or, depuis la loi du 6 janvier 1978, « nul ne peut collecter, conserver, traiter, exploiter et publier des données personnelles sans informer et obtenir le consentement de l'intéressé ». Mais qu'entend-on par « données personnelles » ? Les récits de vie en font-ils partie ? Et les récits relatant les déplacements des clans suite à la colonisation ont bien évidemment de fortes retombées, y compris individuelles. Certaines histoires nous sont racontées, profitant que nous sommes étrangers, sous une version tendant à légitimer des revendications foncières ; le chercheur de terrain est alors instrumentalisé : faut-il mettre à la disposition de tous certaines versions de faits historiques, au détriment d'autres versions potentielles ? Le libre accès sur l'internet à toutes sortes de récits ouvre la porte aux risques de réécriture, déformation, exploitation sous diverses formes. Le chercheur de terrain doit en être conscient, et se trouve confronter au dilemme suivant : rendre possible une mauvaise utilisation des traditions orales, ou contribuer à la valorisation d'une langue à travers des récits parfois très personnels. Heureusement, le plus souvent, les textes recueillis mettent en valeur l'art oratoire, la connaissance du milieu, des savoir-faire du groupe, et ne prêtent pas, dans leur exploitation linguistique, à des interprétations dommageables pour le narrateur, le plus souvent soucieux de participer à la mise en valeur ou à la sauvegarde de sa langue et de sa culture. Le linguiste exploitant des données recueillies sur le terrain doit cependant prendre en compte le statut des locuteurs, qui peuvent être classés de la façon suivante :

- simples informateurs, connaisseurs de leur langue, et du français ;
- détenteurs de savoirs véhiculés par la langue ;
- impliqués dans l'enseignement ou la sauvegarde de leur langue, ou dans la politique linguistique menée dans leur pays ;
- à la fois locuteurs et chercheurs.

En Calédonie, l'ensemble de ces cas de figure existe, et conditionne la relation du chercheur de terrain avec le locuteur. Il est devenu essentiel de faire participer les locuteurs, jadis des « informateurs » devenus des « partenaires »,

13. Sites Corpus de la Parole du Ministère de la Culture (<http://corpusdelap parole.tge-adonis.fr/>) et Pangloss du Lacito (<http://www.lacito.vjf.cnrs.fr/archivage/>).

à toute entreprise de documentation, afin de pérenniser, de valoriser la langue, de la mettre à disposition de la communauté, de pourvoir à son enseignement. Cette facette de partenariat est mentionnée dans le contrat Province Nord / Lacito auquel I. Bril et moi-même participons, et elle est essentielle à nos yeux.

7. Restitution et revitalisation

Après l'enquête, la restitution doit ainsi faire partie des objectifs de la recherche ; mais à qui ? Uniquement au locuteur qu'on a enregistré ? À sa famille, à son clan s'il est décédé ? À une institution comme les Académies de Langues, lorsqu'elles existent, aux centres de documentation pédagogique, ou aux organismes internationaux d'archivage comme Pangloss, Paradisec, la SOAS (Austin, 2003), etc. ? Quelles formes doivent prendre les retombées de l'enquête linguistique sur la communauté ? Il ne s'agit pas de mettre à disposition des données brutes. Il faut examiner parmi les données recueillies ce qui peut être utilisable par les communautés, et mettre en place une étroite coordination entre linguistes et « usagers de la langue ». Les priorités sont bien connues :

- documenter et décrire d'urgence les langues en danger de disparition ;
- fixer des normes d'écriture : en Calédonie c'est l'une des tâches prioritaires que s'est fixée l'Académie des Langues Kanak ;
- établir des grammaires didactiques pour permettre un enseignement raisonné des langues.

Les objectifs de la recherche académique sont parfois différents de ceux de l'enseignement ou des besoins des communautés. Une description syntaxique pourra faire l'objet d'une thèse, tandis qu'un dictionnaire ou un recueil de textes ne sera pas pris en compte dans l'évaluation universitaire. Les deux objectifs – recherche scientifique et recherche appliquée – sont pourtant complémentaires et tout aussi indispensables l'un que l'autre.

- Incrire les langues dans l'espace : c'est déjà ce qui se fait à travers les panneaux toponymiques¹⁴ en Province Nord, ou les panneaux appelant au respect de l'environnement en Province Sud, sous l'égide de l'Académie des Langues Kanak.
- Approfondir la connaissance linguistique en général : l'approche comparative ou typologique peut d'ailleurs avoir des retombées non négligeables,

14. Ce travail sur la toponymie a été réalisé au Nicaragua (Grinevald 2010) ; c'est aussi la trace la plus visible dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande de la présence māori...

y compris localement. Montrer, par exemple, que les langues kanak sont prises en compte dans les études translinguistiques, sont présentes dans les bases de données élaborées à l'échelle mondiale, peuvent être classées typologiquement aux côtés de « grandes » langues internationales ; cela fait aussi partie de la valorisation de ces langues.

La revitalisation n'est possible que si l'ensemble de la communauté et des institutions le souhaitent, se coordonnent et coopèrent. Mais le préalable indispensable est la volonté des locuteurs, et l'investissement de certains d'entre eux dans la sauvegarde de leur langue. Si la transmission intergénérationnelle est la meilleure garantie de la survie d'une langue, pour qu'elle fonctionne, il faut que la langue soit valorisée, et elle l'est, certes, par la qualité des recherches de terrain et des publications scientifiques et pédagogiques qu'elle suscite, mais aussi, et de plus en plus, de par la collaboration entre linguistes et partenaires locaux, ces derniers œuvrant au jour le jour au sein de leur communauté pour que vive leur langue.

8. Conclusion

La richesse de ce vécu en pays kanak, je le dois bien entendu aux Kanak eux-mêmes, mais mon approche du terrain n'aurait pas été la même sans ce que m'ont apporté mes collègues Françoise et Jean-Claude Rivierre : ils m'ont transmis leur passion pour ce pays, offert sans partage toutes leurs connaissances du terrain, leurs relations, leur savoir-faire. Sans eux, sans la volonté de ne pas les décevoir, je n'aurais souvent plus eu le courage d'affronter un terrain parfois psychologiquement difficile. L'enquête linguistique est à l'heure du numérique, des vidéos, des questionnaires ciblés. Mais rien n'effacera le souvenir des taille-crayons qui rouillent sous la tôle des cases, des coqs et des chiens perturbant les enregistrements, des éclats de rire des femmes entendant mes stupides questions.

Bibliographie

- AUSTIN Peter K. (ed.), *Language Documentation and Description 1*, London, School of Oriental and African Studies, 2003, p. 85-98.
- BOUQUIAUX Luc et THOMAS Jacqueline M.C. (éds), *Enquête et description des langues à tradition orale* (3 vol.), Peeters-Selaf, 1976.
- BRIL Isabelle, « Reciprocal prefixes and middle voice in New Caledonian and other Austronesian languages », *Linguistic Typology* 9, 2005, p. 25-76.
- CHELLIAH Shobhana L. & DE REUSE Willem J., *Handbook of descriptive linguistic fieldwork*, Dordrecht, Springer, 2011.
- DIMMENDAAL Gerritt J., Language description and « the new paradigm : What linguists may learn from ethnocinematographers », *Language Documentation and Conservation* 4, 2010, p. 152-158.
- DJOUA Alexandre, *Analyse syntaxique et sémantique du fagauvea (Ouvéa, îles Loyauté, Nouvelle-Calédonie)*, Thèse soutenue le 30 janvier 2013 à l'Institut national des langues et civilisations orientales.
- FOLEY Williams, 1997, *Anthropological Linguistics. An Introduction*, Malden-Oxford, Backwell.
- GIPPERT Jost, HIMMELMANN Nikolaus P., MOSEL Ulrike, *Essentials of Language Documentation*, Mouton de Gruyter, 2006.
- GRACE George William, *English-Canala Dictionary*, Canberra, Australian National University, Pacific Linguistics, Series B, n° 26, 1975.
- GRINEVALD Colette, Quarante ans de perspective sur deux langues en danger : le jakalteq popti' du Guatemala et le rama du Nicaragua ; Linguistique de terrain sur deux langues en danger : locuteurs et méthodes, dans *Linguistique de terrain sur langues en danger. Locuteurs et linguistes*, éd. par C. Grinevald et M. Bert, Paris, Ophrys, Faits de langues n° 35-36, 2010, p. 39-78 et p. 133-177.
- GRINEVALD Colette, Sur la notion de typologie évolutive : l'exemple d'une typologie de systèmes de classificateurs, *Revue de Linguistique et de Didactique des Langues* 46, 2012.
- HAUDRICOURT André-Georges, New Caledonia and the Loyalty Islands, *Current Trends in Linguistics 8* Linguistics in Oceania (T.A. Sebeok ed.), La Haye/Paris, Mouton, 1971, p. 359-396 [Cette référence recense l'essentiel en matière de travaux anciens : listes de mots collectés par les voyageurs et publications des missionnaires]
- HAUDRICOURT André-Georges, Occlusives à explosion nasale en Nouvelle-Calédonie, communication à la séance du 19 mars 1960 de la Société de linguistique de Paris, *BSLP*, 56/1, 1961, p. x-xi.
- HAUDRICOURT André-Georges, *La langue des Nenemas et des Nigoumak, Dialectes de Poum et de Koumac, Nouvelle-Calédonie*, Linguistic Society of New Zealand, Auckland, 1963.
- HAUDRICOURT André-Georges et DIBIE Pascal, *Les pieds sur terre*, Paris, Métailié, 1987.
- HAUDRICOURT André-Georges et OZANNE-RIVIERRE Françoise, *Dictionnaire thématique des langues de la région de Hienghène (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, Selaf-Peeters, 1982.
- HIMMELMANN Nikolaus, Documentary and descriptive linguistics, *Linguistics* 36, 1998, p. 161-195.
- Hyslop Catriona, *The Lolovoli Dialect of the North-East Ambae Language, Vanuatu*. Canberra : The Australian National University, Pacific Linguistics 515, 2001.
- IMBERT Caroline et VALLÉE Nathalie (coordination de), Typologie et description linguistiques. Interfaces et interactions, *Lidil*, université Stendhal de Grenoble, n° 46, 2012.
- LAZARD Gilbert, *La quête des invariants interlangues*, Paris, Champion, 2006.

- MOYSE-FAURIE Claire, Constructions expressing middle, reflexive and reciprocal situations in some Oceanic languages, in E. König and V. Gast (eds), *Reciprocals and reflexives. Theoretical and Typological explorations*, Mouton de Gruyter, Trends in Linguistics, 2008, p. 105-168.
- MOYSE-FAURIE Claire, L'enquête de terrain, sur le site de la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France du Ministère de la Culture, <http://corpusedelap parole.in2p3.fr/spip.php?rubrique26>.
- MOYSE-FAURIE Claire, Haméa et xârâgurè, langues kanak en danger, *UniverSOS. Revista de Lenguas Indígenas y Universos Culturales*, València, n° 9, 2012, p. 73-86.
- NÉCHÉRÔ-JORÉDIÉ Marie-Adèle, Un École Populaire Kanake (EPK) : The Canala experiment. Interview with Marie-Adèle Néchéro-Jorédié (June 1987), in M. Spencer, A. Ward and J. Connell (eds), *New Caledonia. Essays in nationalism and dependency*, 1988, p. 198-218.
- OZANNE-RIVIERRE Françoise, *Le iaai, langue mélanésienne d'Ouvéa*, Paris, SELAF, 1976.
- OZANNE-RIVIERRE Françoise, [en collaboration avec Poindi TEIN], *Textes nemi (Nouvelle-Calédonie) I. Kavatch et Tendo, II. Bas-Coulna, Haut-Coulna. Lexique nemi-français*, Paris, SELAF (Tradition Orale, 31), 1979.
- RIVIERRE Jean-Claude, *Phonologie comparée des dialectes de l'extrême sud de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, SELAF, 1973.
- RIVIERRE Jean-Claude, Tons et segments du discours en langue paicî (Nouvelle-Calédonie), *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 69/1, 1974, p. 325-340.
- RIVIERRE Jean-Claude, Accents, tons et inversion tonale en Nouvelle-Calédonie, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. LXXIII, fasc. 1, 1978, p. 415-443.
- RIVIERRE Jean-Claude, *La langue de Touho. Phonologie et grammaire du cèmuhi (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, SELAF (« Tradition Orale » 38), 1980.
- RIVIERRE Jean-Claude, *Dictionnaire paicî-français (Nouvelle-Calédonie) (suivi d'un lexique français-paicî)*, Paris, SELAF (Langues et Cultures du Pacifique, 4), 1983.